NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

102 N° 6 1980

Job a parlé correctement. Une approche structurale du livre de Job

Walter VOGELS (pb)

p. 835 - 852

https://www.nrt.be/fr/articles/job-a-parle-correctement-une-approche-structurale-du-livre-de-job-1019

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Job a parlé correctement

UNE APPROCHE STRUCTURALE DU LIVRE DE JOB *

A la mémoire de ma sœur Godelieve

Le livre de Job est loin d'avoir livré tous ses secrets. Il continue à étonner, à émerveiller ou à édifier. La recherche se poursuit pour pénétrer dans son mystère [1] et pour en préciser « le sens ». Le problème de la *souffrance* y semble bien présent. On a même fait des études pour tenter de déterminer quelle était la maladie de Job lorsqu'il fut affligé d'« un ulcère malin » (2, 7)[2]. Mais dire qu'il est question de la souffrance est nettement insuffisant ; on fait remarquer qu'il s'agit de *la souffrance de l'innocent* [3]. Les questions et les discussions se multiplient. Est-ce que le problème soulevé par cette souffrance innocente est vu du côté de l'homme ou du côté de Dieu ? Un groupe d'auteurs opte pour la première possibilité. Pour eux, le livre est pratique, existentiel, il traite le côté humain, soit l'aspect moral : qu'est-ce que l'homme doit faire dans la souffrance ? *comment doit-il se comporter* ? [4], soit l'aspect de l'épreuve de la foi : *comment garder la foi* ? [5] Le livre étudierait

---

* Communication présentée au congrès annuel de l'Association catholique des études bibliques au Canada, 1-4 juin 1980, Châteauguay.

1. Pour une vue d'ensemble sur ces recherches : H.H. ROWLEY, *The Book of Job and Its Meaning*, dans *The Bulletin of the John Rylands Library* 41 (1958/59) 167-207 ; J. BARR, *The Book of Job and Its Modern Interpreters*, *ibid.* 54 (1971) 28-46.

2. « Ce n'est probablement pas la lèpre traditionnelle, c'est-à-dire la maladie de Hansen », dit S. TERRIEN, *Job*, coll. *Commentaire de l'A.T.*, XIII, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1963, p. 59 et, dans la note 3, il énumère différentes opinions émises sur la nature de cette maladie.

3. M. TSEVAT, *The Meaning of the Book of Job*, dans *Hebrew Union College Annual* 37 (1966) 73-106.

4. G. FOHRER, *Das Buch Hiob*, coll. *Kommentar zum Alten Testament*, 16, Gütersloh, G. Mohn, 1963, « Das Thema des Buches », p. 548-550. « Es geht in erster Linie nicht um die Fragen nach Ursprung, Grund und Berechtigung des Leides, sondern um die Frage, wie man sich in ihm verhalten soll. Das existentielle Problem ist die Frage nach dem rechten Verhalten im Leide », p. 549. — A. GONZALEZ, *Job, l'homme souffrant*, dans *Concilium*, n. 119 (1976) 51-56. « La souffrance en soi n'est pas le sujet central du livre de Job, mais la lutte pour en triompher », p. 54.

5. W. QUINTENS, *De boodschap van het boek Job*, dans *Collationes Brugenses et Gandavenses* 15 (1969) 17-33, plus particulièrement p. 30-33, où il traite du message du livre ; S. TERRIEN, *Job*, Théologie du poème, p. 35-49. « Le poète, du moins, ne cherchait pas à résoudre ce problème (du mal). Son but était tout autre : montrer le triomphe de la foi dans le dénuement complet du moi », p. 48.

le comportement moral et religieux de l'innocent qui souffre. Par contre, un autre groupe d'auteurs considère que le livre est plus intellectuel et qu'il se penche sur le côté divin. Le problème de la souffrance de l'innocent soulève en effet la question de la *justice de Dieu*, du conflit entre la justice de l'homme et celle de Dieu [6], et renverse la doctrine de *la rétribution*. En somme, le livre deviendrait une question de *théodicée* [7]. Telles sont les théories les plus communes sur le sens du livre de Job. D'autres thèmes ont été également proposés : la prière [8], les relations humaines [9], l'amitié [10], etc. Il est vrai que le livre semble toucher à ces divers aspects. La discussion porte sur le choix du thème essentiel, du message central. Le reste apparaît comme secondaire.

Cette recherche est intimement liée à une autre question fort débattue, à savoir la composition du livre. L'approche du livre de Job qui a longtemps été prédominante dans l'exégèse moderne est *diachronique* [11]. On insiste sur les différences de style : le prologue et l'épilogue que l'on tient pour une vieille histoire, un « Volksbuch », sont en prose alors que les dialogues sont en poésie. On souligne les contradictions à l'intérieur du livre : le Job patient du prologue (*Jc 5,* 11) n'est pas exactement le même que le Job révolté des discours. On fait remarquer des irrégularités : Elihu n'est mentionné ni dans le prologue ni dans l'épilogue, il semble

6. P. HUMBERT, *Le modernisme de Job*, dans *Vetus Testamentum Supplements* III (1960) 150-161.

7. M.H. POPE, *Job*, coll. *The Anchor Bible*, 15, Garden City, Doubleday, 1965, « The Purpose and Teaching of the Book », p. LXVIII-LXXVIII ; N.H. SNAITH, *The Book of Job*, Its Origin and Purpose, coll. *Studies in Biblical Theology* II, 11, London, S.C.M. Press, 1968. Il ne s'agit pas, selon Snaith, du problème de la souffrance : « His main problem is the problem of the transcendent God. Has this God anything at all to do with this world of men and their affairs ? How can mortal man ever get into touch with this High God ? How can the High God ever be imminently concerned with the affairs of men ? », p. VII.

8. D. PATRICK, *Job's Address of God*, dans *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* 91 (1979) 268-282. « The book tells the story of a man who confronted God directly, who lost his ability to speak to him, and who finally received an answer and was able to speak again to his God », p. 281.

9. P.J. CALLACHOR, *A View of the Book of Job*, dans *The Bible Today*, n. 68 (1973) 1329-1331. « There are six characters in the drama... The book is the portrayal of their interaction... The book of Job, then, is the presentation of a human situation and an interchange blocked by the inability of man to get beyond himself, to listen to the other, and to bear the other's burden in acceptance and communion », p. 1329.

10. N. HABEL, « *Only the Jackal is my Friend* ». *On Friends and Redeemers in Job*, dans *Interpretation* 31 (1977) 227-236. « The friendship of which this poet speaks is a radical relationship, a human covenant, an ultimate loyalty, and a redemptive process. Its plausibility is recognized when trusting God seems a logical contradiction in life. We discover our friends when we lose our God », p. 227.

11. Pour ne citer qu'un exemple, mentionnons G. VON RAD, *Israël et la Sagesse*, Genève, Labor et Fides, 1971, p. 264.

tomber du ciel. Cette analyse diachronique veut retrouver l'histoire du livre. En quoi consiste l'ouvrage primitif ? Quels sont les ajouts ? Quelle a été l'évolution de l'ouvrage ? Telle est encore l'approche du dernier commentaire français important. Après avoir étudié le livre de Job en prose, il examine ensuite le livre de Job poétique et, finalement, les compléments et les relectures [12]. Un bon nombre d'exégètes concluent que le livre de Job a été écrit par plusieurs auteurs, d'autres qu'il a été rédigé par un seul. On a même suggéré que cet auteur, après avoir achevé son livre, en aurait fait une deuxième puis une troisième édition [13]. Ces dernières années, contrairement à cette approche diachronique, on constate un goût plus prononcé pour l'étude synchronique des livres bibliques, surtout parmi les auteurs qui utilisent la critique littéraire [14] ou les méthodes structurales. Un nombre de plus en plus croissant d'exégètes opte pour une lecture *synchronique* du livre de Job [15].

Notre étude se situe dans cette ligne. Nous prenons *le livre tel qu'il est maintenant,* tel que le lecteur l'a entre les mains. Toutes les approches diachroniques sont basées sur des hypothèses plus ou moins fondées, qui varient parfois d'un auteur à l'autre. Pour ne donner qu'un exemple du caractère hypothétique de certaines solutions, arrêtons-nous sur le verset qui nous occupera d'une façon particulière : « Ma colère s'est enflammée contre toi et tes deux amis, car vous n'avez pas correctement parlé de moi comme l'a fait mon serviteur Job » (*42, 7*). La phrase pose problème. Comment peut-on dire que Job a mieux parlé que ses trois amis, après avoir lu quelques-unes de ses affirmations fort peu ortho-

12. J. LÉVÊQUE, *Job et son Dieu,* Essai d'exégèse et de théologie biblique, coll. *Études bibliques,* Paris, Gabalda, 1970, 2 volumes ; ID., *Le sens de la souffrance d'après le livre de Job,* dans *Revue théologique de Louvain* 6 (1975) 438-459.

13. N.H. SNAITH, *The Book of Job,* p. 92-99.

14. Le sens de ce terme, ici, est celui que lui donnent les critiques littéraires. On sait qu'en exégèse historico-critique « critique littéraire » équivaut souvent à « critique des sources » ; cf. D. ROBERTSON, *The Old Testament and the Literary Critic,* Guides to Biblical Scholarship, Philadelphia, Fortress Press, 1977.

15. R.M. POLZIN, *The Framework of the Book of Job,* dans *Interpretation* 28 (1974) 182-200 ; ID., *Biblical Structuralism.* Method and Subjectivity in the Study of Ancient Texts, Philadelphia, Fortress Press, 1977, Part II. An Attempt at Structural Analysis : The Book of Job, p. 54-125. « Few books in the Old Testament have discrepancy and contradiction so central to their make-up as the book of Job. Many scholars have solved the problems these contradictions entail by employing a process of subtraction, that is by eliminating What-Does-Not-Fit », p. 57. « Such attempts at analysis seem to me ultimately to destroy the message(s) of the book and moreover make impossible the first step toward understanding how, *in its present form,* it has affected men so profoundly down through the ages », p. 61. — W. WHEDBEE, *The Comedy of Job,* dans *Semeia,*

doxes dans les poèmes ? On se demande ainsi à quoi cette assertion fait allusion. S'agit-il de ce que Job a dit au cours de ses discussions avec ses amis ? S'agit-il de sa réponse à Yahweh ? Pour ceux qui maintiennent la brisure entre le prologue-épilogue en prose et les poèmes, le problème se complique davantage. La phrase se trouve effectivement dans la partie en prose mais, dans ce « Volksbuch », les trois amis ne disent absolument rien, ils gardent le silence durant sept jours (*2*, 13). D'où l'hypothèse suivante : primitivement il devait y avoir un discours des trois amis, assez court, mais qui aurait disparu au moment où l'on a inséré le dialogue poétique beaucoup plus long [16]. Quel est ce discours disparu ? On n'en sait rien. Pareille solution n'est nullement nécessaire et d'ailleurs impossible à prouver. Les soi-disant contradictions ou irrégularités que l'on a cru déceler dans le livre de Job en sont peut-être moins qu'on ne le pense. Qu'Elihu n'apparaisse pas au début ni à la fin, est-ce si inconcevable ? Qui, alors qu'il visitait un malade, n'a pas vu venir et repartir un autre visiteur plus pressé ? Les trois amis de Job venaient de très loin et ils sont demeurés longtemps auprès de lui. Elihu n'a fait qu'une brève apparition, il est reparti aussi vite qu'il était venu. La seule chose dont on soit sûr est le livre dans son état actuel. Dans l'approche synchronique, il importe moins de savoir si le livre a été écrit en une seule fois ou en plusieurs étapes, s'il n'y a qu'un seul auteur ou plusieurs. On étudie le résultat final. C'est en effet sous cette forme que le livre a inspiré et continue à inspirer ses lecteurs.

Cette discussion pour préciser « le sens » du livre provient d'une certaine conception qu'on se fait d'un texte. On croit que l'auteur a mis dans son texte un sens bien précis que le lecteur essaie de retrouver. Diverses théories sur ce qu'est un texte suggèrent qu'un texte n'a pas seulement « un sens », mais qu'il peut être ouvert à « des sens » [17]. Les multiples sens qu'on a proposés pour le livre de Job s'y trouvent probablement tous. Notre intention, dans le présent travail, est de voir *comment le texte fonctionne, quel est l'enjeu du texte*. Que se passe-t-il dans ce texte ? Comment les passages s'enchaînent-ils ? Quels sont les liens qui les unissent ? Dès qu'on touche à un des éléments d'un texte, on touche inévi-

16. « La base est étroite, mais l'hypothèse intéressante ; il se peut en effet que le récit populaire, sinon dans sa forme primitive, du moins dans l'état où il a été transmis à l'auteur du Dialogue, ait contenu une brève conversation de Job avec ses amis », J. LÉVÊQUE, *Job et son Dieu*, I, p. 126.

17. W. VOGELS, *Les limites de la méthode historico-critique*, dans *Laval théologique et philosophique* 36 (1980) 173-194. Concernant la pensée de P. RICŒUR, cf. sa contribution « Qu'est-ce qu'un texte ? Expliquer et comprendre », dans *Hermeneutik und Dialektik*, Aufsätze II, Sprache und Logik, Theorie der Auslegung und Probleme der Einzelwissenschaften, édit. R. BUBNER, K. CRAMER, R. WIEHL, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1970, p. 181-200.

tablement à son ensemble. Comment rendre compte de l'unité du texte actuel du livre de Job ? Nous conduirons notre analyse en utilisant certains grands principes de l'analyse structurale [18].

I. — L'ENJEU DU LIVRE DE JOB : COMMENT PARLER DE DIEU AU MOMENT DE LA SOUFFRANCE ?

Dans un récit, un personnage est décrit par des verbes d'*état* (il est ou il a) ou par des verbes d'*action* (il agit). Pour que la narration puisse avancer, ce personnage doit subir une transformation qui le fait passer d'un état à un autre état. En comparant le début à la fin, on peut constater ce qui s'est produit. La transformation nous explique comment le changement s'est accompli. Il y aura donc une corrélation entre le début et la fin d'un récit. Ceci s'applique à des micro-textes, mais peut également se vérifier sur des macro-textes, par exemple sur un livre entier.

Ce principe est des plus clairs dans le livre de Job. Le prologue dépeint l'*état initial* de Job (*1*, 1-5) et l'épilogue, l'*état final* du héros (*42*, 10-17). Dans les deux passages, on énumère les animaux qu'il possède, on mentionne ses sept garçons et ses trois filles. Job est un homme riche, heureux et béni de Dieu. De prime abord, on pourrait être porté à conclure qu'il n'y a pas eu de récit, que rien ne s'est passé. Ce que Job est à la fin, il l'était au début. Pourtant il y a bien eu un changement. Le texte dit bien : « Yahweh restaura la situation de Job... Yahweh accrut au double tous les biens de Job » (*42*, 10), « Yahweh bénit la condition dernière de Job plus encore que l'ancienne » (*42*, 12). On peut le constater facilement : sept mille brebis — quatorze mille brebis ; trois mille chameaux — six mille chameaux ; cinq cents paires de bœufs — mille paires de bœufs ; cinq cents ânesses — mille ânesses (*1*, 3 et *42*, 12). Quelque chose s'est donc produit. Job est devenu plus riche et son état dernier est le résultat d'une restauration. Ceci suppose, par conséquent, qu'il y a eu une privation. La transformation dont parle le récit pourrait se résumer comme suit : Job était riche, il a tout perdu, mais sa situation a été restaurée, ainsi il est redevenu riche [19].

18. Quelques introductions à la méthode telle qu'elle est employée dans le domaine biblique : C. GALLAND, *Introduction à la méthode de A.-J. Greimas*, dans *Foi et Vie* 73 (1974) n° 3 : Cahiers bibliques, n. 13, 13-27 ; J. CALLOUD, *L'analyse structurale du récit. Quelques éléments d'une méthode*, *ibid.*, 28-65 ; *Une initiation à l'analyse structurale*, dans *Cahiers Evangile*, n. 16 (1976).

19. R.A.F. MACKENZIE, *The Transformation of Job*, dans *Biblical Theology Bulletin* 9 (1979) 51-57. L'auteur retrouve dans le livre la succession : bonheur - crise - bonheur. Il l'appelle : « The Transformation theme ». « It somewhat resembles the standard structure of classical Greek tragedy », p. 51.

Dès lors, il sera important de savoir ce qui a pu déclencher toute cette transformation. Qu'est-ce qui a donné l'occasion d'avoir un récit ? La réponse nous est donnée dans le prologue, immédiatement après la description de l'état initial de Job, dans la conversation entre le Satan et Yahweh (*1*, 6-12 ; cf. aussi *2*, 1-7a). Yahweh loue Job devant le Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a point son pareil sur la terre . . . » (*1*, 8), mais le Satan manifeste visiblement certains doutes sur cette prétendue perfection de Job. Ce n'est pas difficile d'être un homme droit quand tout va bien, mais que ferait Job dans la détresse ? Le Satan propose subtilement un pari à Yahweh : « Mais étends la main et touche à ses biens ; je te jure qu'*il te maudira en face !* » (*1*, 11). Cette phrase indique clairement le test que Job doit subir. Quand les malheurs s'abattent sur Job, il est au cœur même de l'épreuve par laquelle le héros de chaque récit doit passer. L'épreuve de Job est donc une *question de langage :* comment va-t-il parler quand il sera dans la misère ? Le Satan est convaincu que Job maudira Dieu en face. Yahweh permet que la privation ait lieu. Le récit peut continuer. Comment parlera Job devenu pauvre ?

Pour savoir qui a gagné le pari, il faut évidemment attendre la fin du récit. De fait, on trouve la réponse dans le texte correlé, plus précisément dans la déclaration de Yahweh à Eliphaz : « Ma colère s'est enflammée contre toi et tes deux amis, car *vous n'avez pas parlé de moi* nĕkônāh *comme l'a fait mon serviteur Job* » (*42*, 7)[20].

La signification de *nĕkônāh* est très discutée. Il s'agit d'un participe féminin nifal dont l'usage est extrêmement rare. On retrouve la même forme une autre fois dans *Ps 5*, 10. Quelques traducteurs optent pour « la vérité ». Le verset se lirait alors : « vous n'avez pas dit la vérité sur moi, comme l'a fait mon serviteur Job »[21]. Par contre, un groupe important, se basant sur l'ensemble du livre, traduit par « correctement », « bien ». La phrase deviendrait : « vous

20. J. Barr, *art. cit.* (cf. *supra*, notes 1 et 15), p. 46, souligne l'importance de ce verset pour la compréhension du livre de Job. R.W.E. Forrest, *An Inquiry into Yahweh's Commendation of Job*, dans *Studies in Religion/Sciences Religieuses* 8 (1979) 159-168 ; J.G. Williams, « *You have not spoken Truth of Me* ». *Mystery and Irony in Job*, dans *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* 83 (1971) 231-255, surtout p. 231, note 1.

21. « parce que vous n'avez pas dit sur moi *la vérité*, comme mon serviteur Job » (S. Terrien, J. Lévêque, E. Dhorme) ; « *the truth* » (R. Gordis). Dans cette même ligne, mais déjà moins précis : « *truth* » (M. Pope), ce qui est différent de « the truth » ; « what is *right* » (Revised Standard Version) ; « *Wahres* » (G. Fohrer) ; « want gij hebt van Mij niet zo'n *zuiver beeld* gegeven » (Willibrord Vertaling) ; « *degelijks* » (C. Epping - J.T. Nelis). Ces dernières traductions sont comme une solution de compromis entre la première qui a été proposée et celle qui va suivre.

n'avez pas correctement parlé de moi comme l'a fait mon serviteur Job » [22]. Si tel est le cas, il s'agit moins de *ce qu'ils ont dit*, que du *comment ils l'ont dit*.

On peut se demander si le pari entre le Satan et Yahweh n'aurait pas dû être résolu entre les deux mêmes acteurs. Ici au contraire, Yahweh donne son appréciation non pas au Satan, mais à Eliphaz. Cette difficulté toutefois est plus apparente que réelle. Le pari a commencé à la cour céleste, mais l'épreuve devait être subie sur terre. C'est sur la terre que les trois amis ont accusé Job d'infidélité et lui ont reproché son langage irrespectueux, jouant ainsi, d'une certaine façon, le rôle du Satan ici-bas. Par leurs paroles provocantes, ils ont même incité Job à répliquer de la sorte. Depuis longtemps, nombre d'auteurs ont qualifié de « démoniaques » les trois amis [23]. Il nous semble donc que la réponse au pari du Satan est contenue dans la parole de Dieu à Eliphaz. On peut reconnaître dans cette phrase ce qu'on appelle l'épreuve glorifiante du héros. Yahweh déclare Job vainqueur du pari. Loin d'avoir maudit Dieu en face, Job est le seul à avoir parlé « correctement » de Dieu.

La corrélation qu'on a établie entre l'état initial et l'état final de Job se poursuit, comme nous pouvons le voir, entre le pari du Satan et le verdict de Yahweh. Deux détails qui concernent le début et la fin du livre méritent d'être mentionnés. Voyant que Job, qui a perdu toutes ses richesses, ne maudit pas Dieu, le Satan revient à la charge et veut essayer par la maladie. Le même pari est donc proposé à deux reprises : « Je te jure qu'il te maudira en face ! » (*1*, 11 ; *2*, 5). Rien d'étonnant que Yahweh fasse l'éloge de Job par deux fois : « car vous n'avez pas correctement parlé de moi comme l'a fait mon serviteur Job » (*42*, 7.8). Dans l'état initial, Job « offrait un holocauste pour chacun d'eux » (*1*, 5), c'est-à-dire pour ses sept fils. Il en explique la raison : « Peut-être mes fils ont-ils péché et *maudit* [24] Dieu dans leur cœur ! » (*1*, 5).

---

22. « car vous n'avez pas *bien* parlé de moi comme l'a fait mon serviteur Job » (Bible de Jérusalem, 1re éd. ; E. Osty - J. Trinquet) ; « car vous n'avez pas parlé de moi *avec droiture* » (B.J., 2e édit. ; T.O.B.) ; « *correctement* » (Maredsous) ; « *avec exactitude* » (A. Chouraqui) ; « *truthfully* » (The Jerusalem Bible) ; « *rightly* » (The New American Bible) ; « *as you ought* » (The New English Bible) ; « *recht* » (A. Weiser).

23. « ... en défendant une thèse identique, les amis de Job donnent implicitement raison au Satan et développent une éthique de banquiers : faire le bien pour en tirer gros profit », J. STEINMANN, *Le livre de Job*, coll. *Lecto divina*, 16, Paris, Cerf, 1955, p. 307. Il suit en cela P. DHORME, *Le livre de Job*, coll. *Etudes bibliques*, Paris, Gabalda, 1926, p. CXIV. Certaines personnes prétendent avoir « perdu la foi » à cause d'une théologie semblable à celle que présentent les amis de Job ; « They are known to all as 'God's men', yet they come close to being demonic », P.J. CALLACHOR, *art. cit.* (cf. *supra*, note 9), p. 1330.

24. Nous acceptons avec tous les auteurs la correction qui a été proposée pour le texte hébreu, qui a « bénir » au lieu de « maudire ».

Job, dont le test est « va-t-il maudire Dieu en face ? », se préoccupait du langage religieux de ses fils ; d'où ses sacrifices. Or, à la fin du livre, les sacrifices et l'intercession de Job réapparaissent pour une raison semblable, les trois amis n'ayant pas parlé « correctement » de Dieu : « Et maintenant, procurez-vous sept taureaux et sept béliers, puis allez vers mon serviteur Job. Vous offrirez pour vous un holocauste, tandis que mon serviteur Job priera pour vous » (*42*, 8).

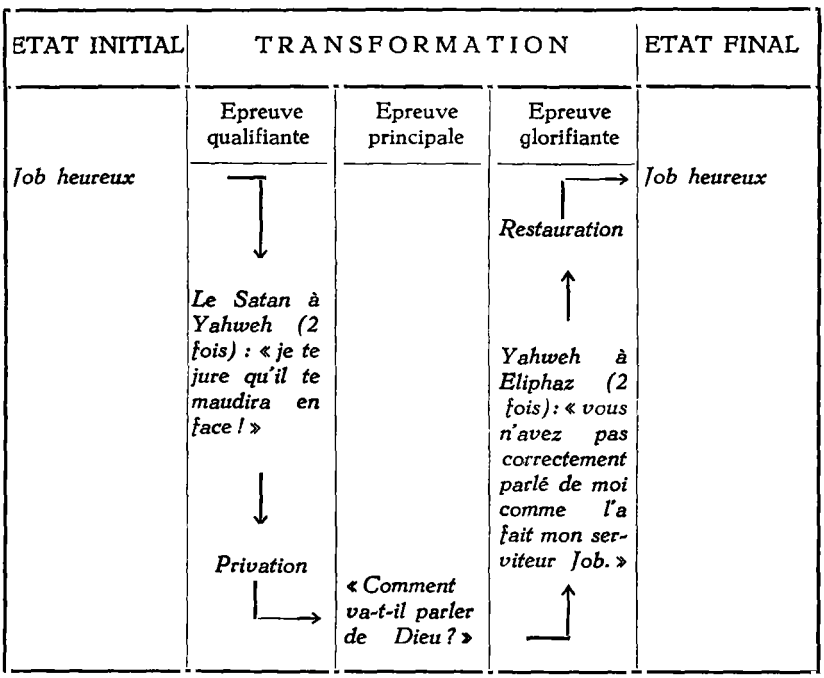
Toute la problématique semble donc une question de langage : « Comment va-t-il parler ? » — « Il a correctement parlé. » L'« agir » qui, dans le texte, accomplira la transformation de l'état initial à l'état final est le « parler ». Comme tout le monde le sait, la majeure partie du livre n'est constituée que de discours. On dialogue. Il n'y a pas d'événements qui se passent. Le seul mouvement que nous pouvons noter se réduit à l'intervention ou à la disparition d'un interlocuteur. Les discours ne rapportent pratiquement pas d'événements. On ne fait que « parler ». L'importance du « parler » ne se limite pas au dialogue poétique. Dans le prologue en prose, le « parler » est un élément tout aussi important. Job offre un sacrifice parce qu'il craint que ses fils n'aient péché. Ce péché, ou au moins un de leurs péchés possibles, est d'avoir maudit Dieu (*1*, 5). Son propre test porte sur « va-t-il maudire Dieu ? » (*1*, 11 ; *2*, 5). Job n'assiste pas aux désastres, ils lui sont communiqués par les messagers (*1*, 13-19). Job parle et l'auteur de conclure : « En toute cette infortune, Job ne pécha point et il n'adressa pas à Dieu de sots reproches » (*1*, 22). Ce qui montre, une fois de plus, que le péché qu'il était susceptible de commettre était un péché de langage. A la deuxième épreuve, alors que Job devient malade et après le dialogue avec sa femme, on lit en conclusion : « En toute cette infortune Job ne pécha point en paroles » (*2*, 10).

Le « parler » est manifestement ce qui unit tout le texte. Dans le « parler », il nous faut distinguer « ce que l'on dit » et « comment on le dit ». Les auteurs pour qui le thème du livre est la souffrance, la justice ou tel autre de ceux qu'on a mentionnés précédemment mettent l'accent sur le contenu de la parole, sur ce qui est dit dans le livre. Comme nous avons opté pour la traduction « d'avoir parlé correctement » (*42*, 7), l'enjeu porte alors sur le « comment ». Cet homme innocent qui souffre, comment va-t-il parler de Dieu ? Voilà son test !

Mais parler est aussi « parler à » [25]. Deux actants sont présupposés : quelqu'un parle à quelqu'un. Parfois, la même personne

25. R. LAPOINTE, *Dialogues bibliques et dialectique interpersonnelle*, coll. *Recherches*, 1, Paris-Tournai, Desclée - Montréal, Bellarmin, 1971. On a parlé de sagesse, lamentation, procès, tragédie.

peut jouer le rôle de ces deux actants : quelqu'un se parle à lui-même. C'est le monologue. Habituellement, on parle à une autre personne. C'est alors le dialogue. Les amis de Job sont blâmés pour ne pas avoir parlé correctement de Dieu. La seule personne à qui ils ont parlé est Job. Ce dernier, qui est indirectement loué pour avoir parlé correctement de Dieu, a eu plusieurs interlocuteurs : lui-même, sa femme, les trois amis, Elihu (même si la réponse de Job a été le silence, car le silence est aussi « parlant »), Yahweh. On constate ainsi que l'horizon s'élargit, englobant tous les éléments du texte, c'est-à-dire « comment parler de Dieu quand on souffre ? » mais également « comment parler de Dieu à l'homme qui souffre ? ». L'enjeu du livre de Job peut donc être formulé ainsi : « Comment parler de Dieu au moment de la souffrance ? ». Il s'agit de la question du langage religieux.



Tout le livre se tient donc admirablement. L'état initial nous présente un Job heureux. Puis le héros subit la privation. Comment va-t-il parler ? Job sort vainqueur de l'épreuve et il est reconnu comme tel par Yahweh. Le récit doit passer à un état final : le bonheur de Job après sa restauration. Sans ce rétablissement, le récit serait inachevé. Dès lors, l'épilogue ne détruit nullement la beauté du livre comme on a tendance à l'affirmer.

Quel est alors ce « langage religieux » développé dans le livre ? En parcourant le livre, on en découvre plusieurs sortes qu'on essaiera brièvement de dégager. Ce qui nous intéressera surtout n'est donc pas tellement *ce que* les acteurs disent, mais *comment* ils parlent, sachant bien que les deux aspects sont intimement liés. Nous ne ferons qu'ouvrir des pistes, une étude de détail pouvant être faite sur le langage de chacun des personnages du livre.

Si l'enjeu du livre de Job était le langage, on aurait une raison de plus pour le classer dans la littérature de la sagesse. On apporterait ainsi un autre élément dans la controverse sur le genre littéraire du livre de Job [26]. « Parler » et « se taire » sont, en effet, des questions très importantes dans le courant sapientiel [27].

II. — LES DIFFÉRENTS TYPES DE LANGAGES RELIGIEUX DANS LE LIVRE DE JOB

1. *Le langage de la foi populaire :* Job et sa femme (*1*, 13-22 ; *2*, 7b-10)

Yahweh a accepté le pari du Satan, Job est devenu pauvre. Dans cette situation, il devra passer l'épreuve. Job déclare : « Nu, je suis sorti du sein maternel, nu, j'y retournerai. Yahweh avait donné, Yahweh a repris : que le nom de Yahweh soit *béni* ! » (*1*, 21). Job passe le test. Au lieu d'utiliser le langage de la malédiction comme le Satan l'avait prédit : « je te jure qu'il te *maudira* en face » (*1*, 11), Job parle le langage de la bénédiction. Le contraste est tout de même assez frappant.

Après la deuxième tentative du Satan par la maladie, la femme de Job lui dit : « Pourquoi persévérer dans ton intégrité ? *Maudis* donc Dieu et meurs ! » (*2*, 9). On peut s'attendre que, cette fois-ci, le Satan va gagner son pari. La femme suggère à Job exactement ce que le Satan avait prédit. Nul doute que Job va certainement utiliser le langage de la malédiction. Or il n'en est rien. Job répond : « Tu parles comme une folle. Si nous accueillons le bonheur comme un don de Dieu, comment ne pas accepter de même le malheur ! » (*2*, 10).

---

26. Pour la discussion sur le genre littéraire du livre de Job, cf. W. QUINTENS, *art. cit.* (cf. *supra*, note 5), p. 23-30. On a suggéré aussi *comédie*, W. WHEDBEE, *art. cit.* (cf. *supra*, note 15), p. 1-39 ; ou *drame*, L. ALONSO-SCHÖKEL, *Toward a Dramatic Reading of the Book of Job*, dans *Semeia*, n. 7 (1977) 45-61 ; ou *ironie*, J.G. WILLIAMS, *art. cit.* (cf. *supra*, note 20), p. 231-255.

27. W. BÜHLMANN, *Vom rechten Reden und Schweigen*, Studien zu Proverbien 10-31, coll. *Orbis biblicus et orientalis*, 12, Freiburg, Universitätsverlag, 1976.

Job s'en est tiré triomphalement à deux reprises, mais par quelle sorte de langage ? Les deux affirmations de Job ressemblent étrangement à des clichés. On dirait qu'il cite de pieux proverbes [28], que les gens dévots reprennent encore, de nos jours, lorsqu'ils traversent des situations douloureuses. Il importe peu que Job ait inventé ces formules ou qu'il les ait empruntées au langage religieux de l'époque. Tant Job que sa femme utilisent ce qu'on pourrait appeler « le langage de la foi populaire ». Devant la souffrance, les maladies, les guerres ou la mort, l'attitude des gens simples est de la même veine. Certains rejettent un Dieu qui n'est pas supposé permettre que ce genre de malheurs arrivent. La femme de Job se situe dans cette catégorie. Par ailleurs, d'autres acceptent ce Dieu dans une foi aveugle exprimée parfois par des clichés semblables à ceux que Job utilise. On a pu parler de la foi du charbonnier. Un tel langage peut provenir d'une foi profonde et il peut satisfaire toute une vie ou du moins une partie de la vie. Le langage de la foi populaire a suffi à Job pour accepter la pauvreté et la maladie dans cette première phase.

2. *Le langage théologique :* Les trois amis et Job (*2,* 11 - *31,* 40)

Le récit se poursuit par l'arrivée des trois amis, Eliphaz, Bildad et Çophar, qui vont être les prochains interlocuteurs de Job. Ils ont été prévenus des malheurs dont Job a été frappé. Le texte ne nous indique pas de qui ils tiennent leur information. Eux aussi se parlent et leur intention est très claire : « Ensemble, ils décidèrent d'aller le plaindre et le consoler » (*2,* 11)[29]. Ils veulent lui apporter une parole de consolation. Arrivés sur place, ils se taisent : « Puis, s'asseyant à terre près de lui, ils restèrent ainsi durant sept jours et sept nuits. Aucun ne lui adressa la parole, au spectacle d'une si grande douleur » (*2,* 13). Leur silence est donc leur parole de consolation. Au moment de la souffrance, le langage se tait, il n'y a rien à dire. L'homme souffrant a besoin de présence plutôt que de paroles [30].

28. R. GORDIS, *The Book of God and Man,* Chicago, The University of Chicago Press, 1965. L'auteur consacre toute une section aux citations dans le livre de Job, « The Use of Quotations in Job », p. 169-189. Nous pensons que cette pratique peut être vérifiée dans ces paroles de Job.

29. C. HOUTMAN, *Zu Hiob 2,12,* dans *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft* 90 (1978) 269-272.

30. Que dire en effet au malade ? « Tu as l'air bien aujourd'hui ! » est un mensonge ; alors : « tu as l'air mal aujourd'hui ! » ? Quelques jours avant sa mort, ma sœur me disait combien une femme bien simple savait que lui « dire ». Cette femme était discrètement là, présente ; elle écoutait lorsque ma sœur voulait parler ; elle donnait l'une ou l'autre nouvelle ; elle ne restait pas trop longtemps pour ne pas la fatiguer.

Job, dont la première parole fut le langage de la foi populaire, voit sa souffrance se prolonger et des questions commencent à surgir : « Pourquoi ? » (*3*, 11.12.20.23). Il prononce un long discours (*3*, 3-26) dans lequel il se parle à lui-même. Le tout est impersonnel. Job ne s'adresse pas directement à Dieu, ni à des amis. Entende qui veut entendre ! Il s'agit d'un monologue. Voilà que Job, le croyant, commence à douter ! Le narrateur résume fidèlement le monologue : « Enfin Job ouvrit la bouche et *maudit* le jour de sa naissance » (*3*, 1, cf. v. 8). Pourtant, le Satan n'a pas encore gagné son pari. Job n'a pas maudit Dieu en face. Il est devenu le croyant qui s'interroge, qui cherche à comprendre. Il s'oriente vers le langage théologique. La théologie, en effet, se définit comme « fides quaerens intellectum ».

Les trois amis se croient indirectement invités à répondre aux questions impersonnelles formulées par Job. La conversation va désormais se mouvoir dans le domaine des explications et des réponses. On est donc en pleine théologie. Comment vont-ils s'y prendre ? Comment vont-ils parler de Dieu à cet homme qui souffre [31] ?

Notre intention ici n'est pas de relever toutes les caractéristiques possibles du langage de chacun des trois amis. Quelques auteurs l'ont fait en notant un ton pompeux chez un tel, un ton irritant chez un autre et ainsi de suite [32]. Nous ne nous arrêterons pas à ces distinctions. Nous considérerons leur langage globalement. Généralement, ils parlent à Job à la deuxième personne : « Si on t'adresse la parole, le supporteras-tu ? » (*4*, 2). Ils désirent lui dire quelque chose, lui donner des explications. Ils pensent pouvoir fournir des réponses aux « pourquoi » de Job. Comme sources de leur savoir, ils indiquent la révélation divine : « J'ai eu aussi une révélation furtive » (*4*, 12) ; la tradition : « Interroge la génération passée » (*8*, 8), « la tradition des sages » (*15*, 18) ; l'expérience et la réflexion personnelles : « Je parle d'expérience » (*4*, 8 ; cf. *15*, 17), « J'ai vu ceci » (*5*, 3). Ils ont épuisé les trois sources de la théologie, ils sont donc en position d'affirmer le dogme de la rétribution : « Le juste a droit au bonheur ; l'injuste, au malheur » (cf. *4*, 7-8). Un dogme ne se discute pas : « c'est la vérité ! » (*5*, 27). Après avoir exposé leur théorie, ils l'appliquent maintenant au cas concret de Job. Job souffre, donc il doit être injuste. Si la

31. On pourrait même parler de « pastoral counseling » ; J.J. COLLINS, *Job and His Friends. God as a Pastoral Problem*, dans *Chicago Studies* 14 (1975) 97-109. « ... we may well recognise them as prototypical counsellors. In fact they are in many respects model counsellors. Their theological training is applied to serve a practical purpose », p. 100-101.

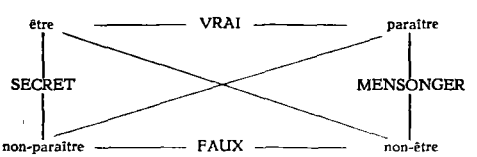
32. Pour cela, on pourrait consulter J. STEINMANN, *Le livre de Job*, « Les caractères des personnages de Job », p. 279-288.

réalité concrète semble contredire la théorie, c'est qu'il faut tenir compte du « paraître » et de l'« être ». Job dit qu'il est juste. Il peut même « paraître juste » ; en fait, il doit « ne pas être juste » [33]. « Comment l'homme serait-il pur, resterait-il juste, l'enfant de la femme ? » (*15*, 14).

A certains moments, Job semble poursuivre son monologue sans s'adresser à un interlocuteur quelconque, il continue à se poser des questions (par exemple *6*, 2-13). Le plus souvent, il entre directement en dialogue avec ses amis et il s'adresse à eux à la deuxième personne (par exemple *6*, 21). Il se place au même niveau qu'eux, celui de la raison et des explications : « Moi aussi, j'ai de l'intelligence, tout comme vous, je ne vous cède en rien » (*12*, 3). « Tout cela, je l'ai vu de mes yeux, entendu de mes oreilles et compris. J'en sais, moi, autant que vous » (*13*, 1-2). Par contre, ses conclusions théologiques sont bien différentes. Job part de son cas concret et le confronte au dogme. Il se croit juste non seulement en apparence, mais en réalité. Il est juste. « Bien loin de vous donner raison, jusqu'à mon dernier souffle, je maintiendrai mon innocence. Je tiens à ma justice et ne lâche pas ; en conscience, je n'ai pas à rougir de mes jours » (*27*, 5-6). Que penser alors ? Il connaît le dogme de la rétribution tout aussi bien que ses amis (*16*, 2). Par conséquent, y aurait-il également un conflit entre l'« être » et le « paraître », mais de l'acteur Dieu ? Dieu paraît injuste aux yeux de Job. Ne devrait-il pas alors en conclure qu'Il est injuste, contrairement aux amis qui prétendent que Dieu est juste [34] ? Plus tard, Elihu saura bien résumer le raisonnement de Job en disant que Job a dit : « Je suis pur, sans transgression ; ... Mais Il invente des prétextes contre moi ... » (*33*, 9-10) et, plus loin : « Je suis juste et Dieu écarte mon droit. Mon juge envers moi se montre cruel ... » (*34*, 5-6).

---

33. On peut se reporter au carré de la véridiction, cf. J. COURTÈS, *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976, p. 77-79.



Job peut paraître juste, mais selon ses amis il n'est pas juste, il est dans le « mensonger ». Job se situe lui-même dans le « vrai ».

34. Appliquons le même carré de la véridiction. Les amis raisonnent en partant du principe : Dieu est juste. Si, dans le cas concret, il ne paraît pas juste, on est dans le « secret », le mystère. Job part de son cas concret. Pour lui, Dieu ne paraît pas juste, donc il n'est pas juste. Dieu est dans le « faux ».

Les amis partent du principe pour l'appliquer à la réalité, Job part de son cas concret pour le confronter à la théorie, mais dans un cas comme dans l'autre, on parle du même dogme. Les amis n'ont pas su parler correctement à Job dans sa souffrance. Ont-ils jamais vraiment écouté (*21*, 2-3) ? Job rejette leurs réponses « vos leçons apprises » (*13*, 12), il les accuse d'être des amis décevants (*6*, 14-15) [35].

Le langage théologique n'a rien résolu. Job s'adresse alors à Dieu. Il est intéressant de noter que les amis n'ont jamais parlé à Dieu. Ils « savent » tout de Dieu, ils parlent de lui. Job aussi sait, mais il doute. Toutes les paroles sur Dieu n'ont abouti à rien. Job décide de parler à Dieu : « Mais j'ai à parler à Shaddaï ... Vous, vous n'êtes que des charlatans » (*13*, 3-4). Job passe au langage de la prière [36]. On dirait même que ce dernier langage est jugé mal à propos par les amis de Job : « Mais un homme devient la risée de son ami, quand il crie vers Dieu pour avoir une réponse » (*12*, 4). Job supplie Dieu : « Souviens-toi ... » (*7*, 7) ; il accuse Dieu : « Tant que dure ta colère ... » (*14*, 13) ; il demande à Dieu de se justifier (*7*, 20) [37]. Sa prière n'est pas exactement une louange, mais même si elle manifeste de l'amertume, Job n'y « maudit » pas Dieu, jamais il ne donne raison au pari du Satan. Il lui arrive même d'exprimer son espoir et sa foi : « Je sais, moi, que mon Défenseur est vivant » (*19*, 25) [38].

Le langage théologique, assurément, n'est pas le langage religieux qui convient au moment de la souffrance. Lorsqu'il souffre,

---

35. Pour une belle étude sur l'amitié dans le livre de Job, en particulier au chapitre 6, cf. N. HABEL, *art. cit.* (cf. *supra*, note 10), p. 227-236. L'auteur considère *6*, 14 comme un des versets clés et traduit : « A despairing man needs the loyalty of a friend when he loses faith in the Almighty », p. 230.

36. D. PATRICK, *art. cit.* (cf. *supra*, note 8), p. 268-282. « An examination of chapters three through twenty-seven will demonstrate that Job's three companions never address God. They speak a great deal about him, but he is not spoken to. Job, on the other hand, addresses 54 verses to God in the dialogue and four verses in his concluding peroration : 7, 7.8.12-14.16.17-21 ; 9, 27-28.30-31 ; 10, 2-14.16-17.18.20 ; 13, 19.20-27 ; 14, 3.5-6.13.15-17.19-20 ; 16, 7.8 ; 17, 3.4 ; 30, 20-23. While these verses do not represent a large percentage of his total utterances, they are sufficiently numerous and strategically placed to deserve notice », p. 269. Cette étude est des plus intéressantes sur les prières de Job, que l'auteur considère comme un aspect important du message du livre.

37. « ... Job's addresses to God have a number of themes which are found elsewhere in Biblical prayer, but the most important are unique to this book, in particular, Job's reproach of God for oppressive surveillance, Job's request of God to justify his action against Job, and his request for a fair hearing », D. PATRICK, *art. cit.*, p. 274.

38. « ... the expressions of hope in the second and third cycles of Job's discourses (16, 18-21 ; 19, 23-27 ; (23, 3-12) have picked up his request for a fair hearing and his challenge of God's condemnation. Job's drive to receive an answer from God has shifted from the language of appeal to the language of hope and wish », D. PATRICK, *art. cit.*, p. 276-277.

l'homme parle autrement que lorsqu'il jouit d'une bonne santé. Les amis de Job le lui font remarquer : « Vois, tu faisais la leçon à beaucoup d'autres, tu rendais vigueur aux mains débiles ; tes propos redressaient l'homme qui chancelle, fortifiaient les genoux qui ploient. Et maintenant, ton tour venu, tu perds patience » (*4*, 3-5). La réplique de Job est à point. Parleraient-ils mieux que lui s'ils étaient à sa place ? « Oh ! moi aussi, je saurais parler comme vous, si vous étiez à ma place » (*16*, 4). C'est si facile de parler quand on est soi-même en santé : « Pour moi . . . » (*5*, 8). « Pour toi . . . » (*8*, 6) [39].

Abandonnant le langage théologique inadéquat, Job reprend son monologue (*29-31*). Il ne s'adresse plus aux autres à la deuxième personne, il se parle à lui-même comme au début. Entende de nouveau qui veut bien entendre ! Généralement, il se parle aussi à lui-même de Dieu (*29*, 2.4 ; *31*, 2), mais il lui arrive de s'échapper et de parler directement à Dieu : « Je crie vers Toi et tu ne réponds pas . . . » (*30*, 20). Si Dieu seulement voulait répondre à sa prière, mais Il demeure muet. Job a utilisé le langage de la foi populaire, le langage du doute, le langage théologique, le langage de la prière, il est à bout de ressources : « J'ai dit mon dernier mot : à Shaddaï de me répondre ! » (*31*, 35). Job veut maintenant entendre le langage divin. Il ne le demande pas directement à Dieu, la phrase est bien à la troisième personne. Jusqu'ici, Dieu n'a pas répondu, mais peut-être quelqu'un d'autre peut-il parler le langage divin. Job cesse de parler : « Fin des paroles de Job » (*31*, 40b), écrit le narrateur [40].

3. *Le langage prophétique-charismatique :* Elihu (et Job) (*32-37*)

Le langage théologique est incapable de faire entendre le langage divin : « Ces trois hommes cessèrent de répondre à Job » (*32*, 1), mais d'autres gens prétendent porter la parole de Dieu. Les prophètes introduisent en effet leurs oracles par « ainsi parle Yahweh » et concluent par « oracle de Yahweh ». Le langage prophétique et charismatique se veut donc une parole divine.

Job aspirait à entendre un tel langage [41], Elihu le lui offrira. Bien qu'il soit jeune (*32*, 6), il ne se sent nullement inférieur aux théologiens qui ont parlé avant lui. Il se met en furie contre Job et contre

39. M.C. BARRON, *Sitting It Out With Job : The Human Condition*, dans *Review for Religious* 38 (1979) 489-496.

40. On attribue souvent cette notice au rédacteur, mais, comme on le verra, Job ne « parlera » plus tellement dans le reste du livre.

41. Sur le besoin que l'homme ressent d'un tel langage divin, mais qu'il redoute en même temps et qu'il rejette parfois, cf. W. VOGELS, *Il n'y aura plus de prophète !*, dans *Nouvelle Revue Théologique* 101 (1979) 844-859.

ses amis à cause de l'incompétence de leur langage théologique (*32*, 2-3). Derrière son apparence violente, Elihu se révèle comme un être très personnel. Lui seul s'adresse à Job par son nom propre : « Job » (*33*, 1 ; *37*, 14). Il est débordant de zèle et d'enthousiasme. La source de son savoir est toute différente. Il réalise qu'il est un homme comme les autres : « Vois, je suis ton égal, non un dieu » (*33*, 6), mais par ailleurs il est très conscient d'être saisi par l'esprit de Dieu : « Car je suis plein de mots, oppressé par un souffle intérieur » (*32*, 18 ; cf. aussi *32*, 8 ; *33*, 4). Les trois amis ont fort bien pu penser que leur langage était divin et non humain, il n'en est rien. Elihu, lui, aura un langage tout différent : « Ne dites donc pas : ' Nous avons trouvé la sagesse : notre doctrine est divine, non humaine. ' Ce n'est pas ainsi que je discuterai » (*32*, 13-14). Elihu se sait inspiré. Aussi a-t-on pu parler de lui comme d'un « proto-charismatique » [42].

Pour Elihu, la souffrance elle-même est déjà un langage divin. « Dieu parle d'une façon et puis d'une autre, sans qu'on prête attention . . . » (*33*, 14). La souffrance sert de leçon (*33*, 19 ; *36*, 10). Comme tous les prophètes et les charismatiques, Elihu est si rempli d'optimisme qu'il risque d'en paraître ridicule. Lorsque tout semble perdu et noir, les prophètes gardent confiance. Après les ténèbres viendra la lumière. Même si Job croit qu'il est près de la mort (*33*, 20ss), il s'en sortira et non seulement indemne mais rajeuni : « Sa chair retrouvera une fraîcheur juvénile » (*33*, 25). Celui qui écoute ce langage de la souffrance en sort enrichi : « S'ils écoutent et se montrent dociles, leurs jours s'achèvent dans le bonheur et leurs années dans les délices » (*36*, 11). Le lecteur du livre sait combien la fin de l'histoire donnera raison à Elihu. Suivant le *pattern* du langage prophétique-charismatique, Elihu, après ces propos optimistes, passe maintenant à l'exhortation morale de Job : « Prends garde désormais . . . » (*36*, 18), pour ensuite conclure par une louange (*36*, 22 - *37*, 24). Il suggère à Job de contempler Dieu dans sa puissance et dans sa sagesse. Elihu invite Job à ne pas se replier sur lui-même mais à ouvrir les yeux et à regarder autour de lui (*35*, 5), à contempler l'Autre et ses merveilles : « Vois, Dieu est

42. J.W. McKay, *Elihu - A Proto-Charismatic ?*, dans *The Expository Times* 90 (1979) 167-171. L'auteur donne une étude éclairante sur Elihu et sur son discours comme partie intégrante de tout le livre. « His part was to lead Job into a renewing encounter with God, thus putting life into the desiccated bones of his theology, as well as into the ailing bones of his afflicted body. If the charismatic renewal achieves something similar today, it will do well. Not that theology is unimportant. Clearly it is, for the Book of Job is one of the most profound theological writings of all time. But it culminates in Job's cry, . . . (42, 5-6) ; its climax is not the unfolding of a theology, but the life-transforming discovery of God himself », p. 171.

sublime » (*36,* 22 ; *37,*14). L'homme qui souffre doit s'efforcer de s'oublier lui-même pour penser à autre chose.

A plusieurs reprises, Elihu avait donné à Job l'opportunité de lui répondre : « Si tu le peux, réponds-moi » (*33,* 5.32). Job se tait, son dernier mot avait été dit. Il préfère s'en tenir à ce qui sera l'ultime recommandation d'Elihu : « à lui la vénération de tous les esprits sensés ! » (*37,* 24). Job ne parle plus le langage théologique, il ne parle plus le langage de la prière de supplication ou de la lamentation, il parle à présent le langage de la vénération.

4. *Le langage mystique :* Yahweh et Job (*38,* 1 ~ *42,* 6)

Job, dans cette attitude de contemplation, est prêt à présent à écouter le langage divin, non plus par un intermédiaire prophétique, mais directement dans son cœur [43]. Elihu, le charismatique, avait invité Job à sortir de lui-même, de son propre problème, et à voir plus grand. Maintenant que Job réalise à quel point il est petit, les choses peuvent reprendre leurs vraies proportions. Les questions de Dieu se succèdent l'une à l'autre. Dieu ne donne pas de réponses. Il parle de bien des sujets, mais pas du problème de Job [44]. Il l'invite à s'oublier, à contempler, à s'émerveiller, à s'étonner. Alors Job voit de nouveau la grandeur, la beauté, la sagesse, la splendeur.

La réponse de Job reste le silence. S'il parle encore, c'est pour dire qu'il ne parlera plus (*40,* 4-5), qu'il a mal parlé (*42,* 2-3) [45] et finalement qu'il retire ses paroles : « Aussi je me rétracte » (*42,* 6) [46]. Nous en sommes arrivés au niveau du langage de la contemplation, le langage mystique, quand la parole fait place au silence [47]. Parler et écouter sont alors remplacés par voir : « Je ne te connaissais que par ouï-dire, mais maintenant mes yeux t'ont vu »

43. « As Job listens to Elihu, he finds himself being drawn up in mind and spirit into the very life with which this dramatic image pulsates and presently discovers that he is no longer listening to Elihu, but to the voice that speaks out of the storm, the voice of God himself », J.W. McKay, *art. cit.,* p. 170.

44. Le fait que Dieu passe outre à la requête spécifique de Job est jugé très choquant par bien des exégètes, cf. les réflexions de G. von Rad, *Israël et la Sagesse,* p. 262.

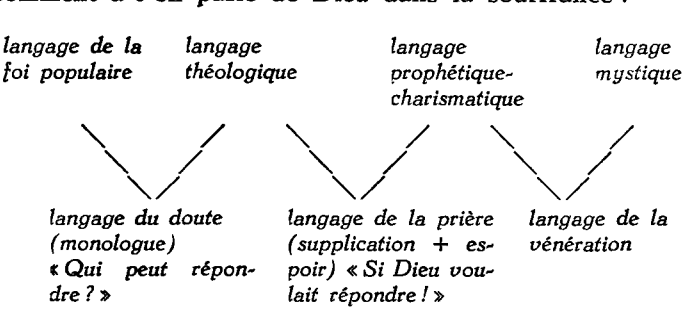
45. On voit donc que « J'ai dit mon dernier mot » (31, 35) et « Fin des paroles de Job » (31, 40) est exact dans un certain sens. Sur la portée de ces « réponses » de Job, cf. D. Patrick, *art. cit.* (cf. *supra,* notes 8, 36, 37, 38), p. 277-281.

46. Il y a eu beaucoup de discussions récemment sur le sens de *42,* 6 : D. Patrick, *The Translation of Job 42, 6,* dans *Vetus Testamentum* 26 (1976) 369-371 ; P.A.H. De Boer, *Haalt Job bakzeil ? (Job XLII, 6),* dans *Nederlands Theologisch Tijdschrift* 31 (1977) 181-194 ; A. De Wilde, *Jobs slotwoord, ibid.* 32 (1978) 265-269.

47. S. Blaine, « *Be Still and Know that I am God* » *Ps. 46, 10,* dans *Sisters Today* 51 (1979) 6-10. On y trouve des réflexions sur le silence dans nos relations humaines et devant Dieu.

(*42*, 5). L'agir du héros, qui dans le livre de Job était le « parler », est devenu « voir ». Le récit tire à sa fin.

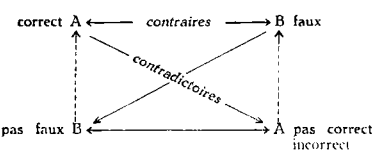
Nous pouvons résumer le chemin parcouru. Que s'est-il passé ? Comment a-t-on parlé de Dieu dans la souffrance ?



Job est sorti vainqueur de l'épreuve principale. Il n'a pas maudit Dieu en face, le Satan a perdu son pari. Le héros est arrivé à l'épreuve glorifiante : Yahweh reconnaît que Job, dans sa souffrance, a parlé correctement de lui aux autres. Job a fait un long chemin, il est passé d'un langage à un autre. Ce chemin n'est peut-être pas celui de chaque croyant mais beaucoup peuvent s'y retrouver. Après l'acceptation aveugle de la souffrance dans la foi viennent les doutes et la recherche des réponses théoriques. Devant l'insuffisance de celles-ci, l'homme se tourne vers Dieu dans la prière. Plusieurs se laisseront inspirer par le courant charismatique et certains trouveront la paix dans la contemplation mystique silencieuse.

Les amis de Job ont été blâmés parce qu'ils n'ont pas parlé correctement de Dieu à l'homme qui souffre. Ils ont été incorrects, mais non pas faux [48]. Le langage théologique n'est pas un langage religieux faux, mais il ne convient pas pour parler à l'homme souffrant. A ce moment, il doit céder la place à d'autres langages plus adéquats.

Ottawa, Canada
K1S 1C4
223, rue Main

Walter VOGELS, p.b.
Université Saint-Paul

48. Le carré sémiotique peut aider à faire cette nuance importante : *Structures élémentaires de la signification*, en collaboration, sous la direction de F. NEF, Bruxelles, Ed. Complexe, 1976.